L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 25 NOVEMBRE 1889. 63ème Année

Gérant de Bonnet.
Propriétaire-Éditeur.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 25 NOVEMBRE 1889.

Le réseau téléphonique en France.

Le décret de M. Tirard, que nous avons reproduit, lundi dernier, et qui réglemente la création d'un réseau *téléphonique municipal* est destiné à prévoir une véritable révolution dans les mœurs communales du pays.

On s'est plaint, de tout temps, en France, de ce qu'on appelle la "lenteur administrative"; cette lenteur, dit-on, se fait singulièrement sentir dans la transmission des communications particulières télégraphiques, qui devrait être très rapide.

"L'on apparelle les plus perfectionnés ont été inventés, d'écrit-l-on, et cependant il faut que l'on dure un trois heures s'écoulent pour que quelques mots, envoyés par le télégraphe, parviennent à destination dans une petite commune! Et certains cas même, il est aussi expéditif de confier une lettre à la poste que d'en télégraphier le contenu!"

Un autre grief que l'on formule contre l'administration des postes et des télégraphes, c'est la cherté, non point des communications elles-mêmes, mais de l'établissement des lignes qui les transmettent. Pour obtenir la création d'une de ces lignes, sont démarches sont nécessaires: l'Etat réclame la commune qui veut établir un bureau télégraphique municipal une forte subvention pour la fourniture des appareils; la pose des poteaux et des fils est également cotée à très haut prix: enfin à tous ces frais s'ajoutent les appointements d'un employé spécial, agréé en haut lieu, sachant à fond son délicat métier, et touchant, par suite, des émoluments assez importants.

L'administration s'est toujours efforcée de répondre à ces doléances injustifiées en remédiant aux inconvénients qui lui étaient signalés et dont elle reconnaissait la réalité. C'est ainsi qu'en ce qui concerne le prix coûteux de la création de lignes, elle a réduit le chiffre de la subvention communale dans de fortes proportions: elle ne demande plus aux municipalités qu'un apport de 100 francs par kilomètre de fil télégraphique. Grâce à ces sacrifices, le réseau municipal télégraphique s'est étendu; durant ces années dernières, de telle façon, que vingt-neuf chefs-lieux de canton seulement n'ont pas encore de bureau et ont refusé d'en établir un. Le motif de ce refus est, en général, un embarras financier communal extraordinaire, une pauvreté dont il est, on le voit, pour d'exemples.

Mais, sur quelques points, l'administration est impuissante à donner satisfaction à tous les désidérata émis. Son matériel s'est modifié d'année en année, et elle emploie les appareils rapidé les moins usités; elle ne peut en exiger d'autres sévères que ceux auxquels leur constructeur a été destiné. D'autre part, si les employés des bureaux municipaux sont instruits, actifs et dévoués, il faut que leur existence soit assurée en raison directe de leur habileté professionnelle.

L'institution du réseau télégraphique municipal ne correspond donc point, en somme, à tous les besoins et ne contente pas tous les vœux. L'administration l'a comprise et, dès le premier jour où l'Etat a été chargé de l'exploitation télégraphique dans la France entière, M. Collin, directeur général des postes et télégraphes, qui ajoutait cette tâche à des travaux déjà considérables, a pensé qu'il avait pour devoir d'introduire des réformes féconds dans ce nouveau service; il a dressé alors le projet d'après lequel a été rédigé le rapport de M. Tirard, et il a mis aussi le téléphone à la disposition des communes.

Dans Paris et dans les grandes villes qui possèdent un réseau téléphonique interurbain, — et où rien n'est, d'ailleurs, — on jouit déjà des avantages que le décret assure aux habitants des campagnes. Pendant les périodes électorales notamment, les rédacteurs de journaux ont pu apprécier l'économie de temps que leur procure la transmission des dépêches par télégramme. Appelés à l'appareil par le timbre, ils reçoivent communication du petit bien qu'un employé leur aurait remis une heure plus tard, en parcourant lentement le chemin du bureau central au bureau de rédaction. Le téléphone, indispensable dans la vie quotidienne, supprime, dans ce cas, l'opération intermédiaire de transcription et de transport; de plus, son maniement n'exige d'ailleurs qu'un apprentissage très court, et il est réellement à la portée de tous.

C'est, sans doute, cet essai fait avec succès qui a décidé M. Coulon à employer le téléphone pour l'expédition des dépêches privées dans toute la France. La publication du décret a été précédée, comme il convenait, d'une sérieuse enquête. On a demandé à tous les directeurs de province leur avis sur cette innovation. D'un commun accord, ils l'ont approuvée, et ils ont déclaré que les communes qui avaient hésité à supporter des charges assez lourdes pour la création d'un bureau télégraphique, n'hésiteraient pas à solliciter celles nécessaires d'un poste téléphonique; dès lors, la réforme ainsi jugée a été sanctionnée par décret.

A l'avenir, tout petit bourg de France qui en éprouvera l'utilité sera promptement pourvu d'appareils téléphoniques; il suffira que la municipalité s'engage à payer une somme modique pour le recouvrement des premiers débours. L'appareil téléphonique coûtera 500 francs; l'appareil téléphonique n'en coûtera que 300, — soit 200 francs de moins, ce qui n'est pas à dédaigner pour un petit budget. Quant à la ligne elle même, elle sera établie à raison de 100 francs par kilomètre lorsqu'aucune installation télégraphique n'existera; dans le cas contraire, on utilisera les poteaux déjà plantés et la bimétrée courant sera taxé à raison de 50 francs.

En outre, les municipalités ne seront plus arrêtées par la crainte d'imposer aux finances communales le traitement d'un agent spécial. Les receveurs-buralistes, les secrétaires de mairie sont tout désignés pour remplir les fonctions de téléphonistes. L'Etat les rémunérera de leur peine, leur accordant 15 centimes par *téléphonogramme* expédié, 10 centimes par téléphonogramme reçu. Les villages mêmes, dans ces conditions, seront reliés aux bureaux municipaux voisins.

Ce qui accroîtra la facilité de ce mode de communication, ce sera le séjour dans le pays, en riches propriétaires, d'ministres, de châtelains. Parmi ces derniers, quel est celui qui ne considérera comme un bienfait la possibilité d'entrer en relations rapides avec la ville prochaine.

Sous le régime des anciens décrets, ils payaient 250 francs par kilomètre pour la création d'une ligne téléphonique particulière. Voulaient-ils, maintenant, posséder les mêmes avantages à meilleur compte? Il leur suffira de faire dans la commune d'un téléphone municipal, dont le prix sera fixé alors à 100 francs par kilomètre. Ils en jouiront comme les paysans, et en diminueront leurs dépenses personnelles.

Le fonctionnement de ce réseau téléphonique sera dans ses débuts, et le public s'y accoutumera graduellement; le plus voisin, en somme, sera mis en communication par un fil, avec le bureau télégraphique le plus voisin, en remettre entre les mains du Pompier préposé au téléphone une dépêche écrite, pour laquelle le maximum des mots a été fixé à 50 centimes. Le tarif sera payé selon le nombre de mots. L'employé spécialement en fonctionnant l'appareil dont le mécanisme lui sera devenu familier en fera parvenir la dépêche à son collègue de porte le plus proche, ou, éventuellement, au bureau télégraphique de la ville la plus rapprochée, d'où elle sera portée en télégramme à son destinataire.

Ces opérations ainsi du temps et de l'argent. *Time is money*, disent les Anglais. Cette phrase paraît aujourd'hui pour l'Europe, dans toute son étendue, un proverbe pratique. S'en étonnera-t-il M. Cu-Cuel que, très entêté des premières éprouvés, M. le directeur des postes et télégraphes conçu à l'appareil *Thermoélectrique*, c'est-à-dire employé chargé de la transmission des dépêches.

Au Mexique, en Hongrie, en Hollande, en Allemagne, les villégiateurs parisiens pourraient alors correspondre directement avec leurs amis restés dans la capitale d'eau, sans passer par la poste, ou, tout au moins, sans prendre la voiture. Ce n'est qu'un rêve, dira-t-on, mais il est très réalisable: il ne coûtera en somme rien.

FEUILLETON.

UN MYSTÈRE.

PAR HENRI GREVILLE.

(Suite.)

Estelle pensait:—Elle Mme de Polrey, qui était mon amie, aujourd'hui, est bonne que je ne connais pas....

—Monsieur, dit-elle tout haut, ai-je commis quelque injustice? Dans le cas, ai-je blessé quelqu'un? Quel intérêt peuvent avoir des gens que je ne connais pas à détruire la réputation d'une femme?

—Je ne saurais, madame, j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire. Ne m'en voulez pas de vous avoir averti; il m'a semblé que je devais le faire, étant donné mes amitié pour Raymond, et aussi mon respect pour tout ce qui se rattache à son nom.

—Ne craignez rien, ma fille, dit Mme Monteler; si l'on vous attaque, c'est moi qui vous défendrai. Votre malheur est assez grand sans qu'on y ajoute la calomnie; personne n'osera rien dire, quand on verra que je soutiens votre honneur par le mien! Embrassez-moi, ma mère, et portez la tête haut. On vous défendra; on, bientôt, on vous vengerait, n'est-ce pas, monsieur Benoist?

Il s'inclina silencieusement. Le regard d'Estelle se posa sur le sien pendant un instant; il disait: "Que vous ai-je fait, vous, pour que vous soyez mon ennemi?"

Le regard de Benoist lui répondit: "Pourquoi votre portrait était-il inséré dans les cendres?" Mais elle ne comprit pas, parce qu'elle n'en avait rien vu.

VII

Assise sur une chaise légère, devant le petit bureau de sa chambre à coucher, Estelle songeait.

Elle s'était mise là pour écrire à quelqu'un, pour raconter sa peine et demander une sympathie, et puis, au moment de tirer à elle son buvard, elle s'était aperçue qu'elle n'avait personne à qui écrire.

Nos mœurs veulent que la jeune fille n'ait pour ainsi dire pas de vie propre; elle partage seulement à celle de ses parents, ne recevant ni ne faisant de visites qu'avec sa mère, sauf peut-être si elle a des amies approuvées par sa famille. A une forte raison, une orphelin se trouve-t-elle isolée si quelque catastrophe vient la priver de son courage immédiat.

Estelle, qui n'avait fréquemment en autres relations que celles de la baronne de Polrey, s'aperçut tout à coup qu'elle était absolument seule au monde. Pas une femme à qui elle pût exprimer sa souffrance, pas un homme dont elle pût solliciter l'appui. Mme Monteler l'avait adoptée d'avance, comme étant appelée à devenir la femme de son neveu, presque sa belle-fille, — mais cette amitié était de date bien récente: les événements ne la modifieraient-ils pas?

Personne avec qui s'épancher en vérité! Mme Monteler était la femme avec laquelle il était le plus impossible de causer librement des choses qui tourmentaient la jeune veuve; comment effleurer seulement les questions brûlantes qui enveloppaient le mystère tragique?

Jamais Estelle n'avait senti le besoin d'un appui. Son enfance triste, auprès d'une mère malade et préoccupée, l'avait accoutumée de longue date à ne chercher de ressources qu'en elle-même. Une bonne humeur facile, complétée par une résignation souriante, formait le fond de cette heureuse nature; souvent, elle s'était amusée de tout, des, et s'était montrée bonne camarade, sans l'exclusivisme un peu embrassé qui vous fait des amies; de sorte que, très populaire parmi ses compagnes, elle n'avait formé aucune de ces liaisons d'adolescence qui jouent un si grand rôle au début de la vie.

Mlles de Polrey n'étaient point d'une pâte assez ferme pour lui inspirer de sentimentale très vif. Ensemble, les jeunes filles, dont Estelle était l'aînée, avaient passé dans le monde, en même temps elles s'étaient amusées de ce qui leur avait paru comique, mais rien de profond ne glaçait sous cette mince couche d'eau roulant sur des cailloux. Mlle Baronne contait fort bien qu'une fois mariées les trois compagnes prendraient des routes différentes, et allaient avoient guère chance de se rencontrer par la suite. Les jeunes de Polrey pressentaient la vie au point de vue d'un cotillon bien dirigé, et s'assuraient de bons parti; Estelle voulait quelque chose de plus sérieux; elle souhaitait un mari qu'elle pût estimer et aimer passionnément jusqu'au tombeau.

Elle avait presque rencontré son idéal dans Raymond de Beaurand; presque, car l'estime était venue sur-le-champ, avec une grande et chaude sympathie; quant à l'amour avait fait défaut.... Estelle avait espéré qu'il viendrait plus tard.

Cependant, ce n'est pas sans une certaine intérêt que l'on avait accepté le mariage.—Elle se fait prier, disait méchamment Valentine de Polrey.

Une si mesquine pensée était bien loin de l'âme d'Estelle; il lui semblait presque dangereux d'épouser un homme qu'il ne fût pas obligé d'aimer un jour, et à qui, par conséquent, elle ne pourrait prêter d'avance le serment de l'aimer uniquement et toujours.

C'est ce qu'elle avait répondu très franchement à Mme Monteler, quand celle-ci était venue le supplier de consentir. La vieille dame avait approuvé la délicatesse du scrupule; mais, comme on ne manque jamais de le faire en pareille circonstance, elle avait écarté cette objection d'une âme insoupçonné et fière;

—Vous avez le cœur trop bien placé, chère enfant, pour ne pas aimer absolument un être que vous estimez et qui a pour vous une si touchante position!

Estelle avait donc consenti, ... à cette heure où, seule dans la chambre préparée pour la jeune couple, elle demandait au ciel de son âme avec une si impitoyable précision, elle ne faisait en aucun reproche de s'être laissé convaincre et de n'avoir pas fermement refusé!

Ce n'était pas uniquement par égoïsme le besoin de la tête et de bonheur que la jeune femme d'abandonnait à ce regret; une oraison vague, inspirée par les paroles de Théodore, Benoist, l'agitait profondément. Elle était sûre d'être sans reproche; mais ne pouvait-il qu'une seconde entière ait été portée contre elle, en effet, si grave que fût le reproche, et si mieux aimé mourir que de lui en parler?

S'il en était ainsi, pour Raymond lui-même n'était-il pas mieux vaut cent fois laisser à cet homme après le chagrin d'être trompé? Avec toute notre science qu'une orphelina, reste malgré que soleuque apparent, est-ce pas vraiment à se chercher de nous?

—Il vivrait, mon dieu, et je n'avais point été en faute, pensait intérieurement Estelle.

Un retour bien naturel sur elle-même lui fit ajouter:

—Et je ne serais point plongée dans cet abîme de danger et de chagrins!

Elle était bien faite, je crois. Rien de ma vie extérieure ne l'avait entrée dans l'hôtel de Beaurand; le peu d'objets familiers et chers qu'elle possédait avait été envoyé à le compagnie où elle devait passer l'été avec son mari. D'ailleurs, la petite nature ne le méritait pas importance de ces objets n'étaient-ils pas offerts sur une bruyère en bâtre rire, mais tout simplement malencontreuse, lorsqu'elle les avait vus pour la dernière fois?

—Mais pourquoi vient en temps voulant, avait-elle dit alors à Mme Monteler, en ouvrant, en disant qu'on demande qu'il vous allez; plus Mme de Polrey, dans l'intimité de peu pour montage, ... que Beaurand dans une demeure différente....

Eh bien, non, Beaurand ne saurait point une demeure différente....

Estelle se vit en imagination, dans un avenir plus ou moins éloigné, arrêtée dans un hôtel des grandes villes de l'Europe, toujours seule; l'âme de sa vie entière de fidèlement intégrale, de tumeur artificielle, simulant dégénérée.... comme tant d'autres, riches de bonne et pauvres d'âmes, lui inspirant une véritable horreur.

Elle avait donc des ennemis? Comment une jeune fille inoffensive, sans opinions violentes, n'ayant de la vie de tout le monde, n'ayant de pas approuvé comme comment quelque un l'aurait voulu pour obtenir un si affreux résultat?

L'idée de la calomnie vous pourra peut-être, la première fois que nous la réalisons, désarmée et consternée. Le premier mouvement n'est pas l'indignation, c'est la stupeur. "Comment se peut-il qu'on me déteste à ce point?" est la première réflexion d'un être bon et juste. Cette pensée invraisemblable; on suppose qu'il y a eu erreur, que cette erreur sera aperçue et réparée; il faut un certain temps avant qu'on se mette dans la tête que c'est bien à vous qu'on en veut.

Estelle était encore à la période de stupeur. Une seconde idée commençait à poindre dans son cerveau un peu barrassé. Pourquoi Raymond n'est-il pas venu lui dire? Je ici ne sait si seulement prouvé l'innocence de la calomnie!

Peu à peu, cette pensée domina l'autre. Raymond était honnête et bon, elle ne l'avait jamais vu témoigner d'absurdes colères ou des crédulités ridicules: comment se pouvait-il qu'il eût agi avec une telle précipitation? Un acte de foi, peut-être? Mais un acte qui rien n'avait fait prévoir, était-ce vraisemblable?...

Estelle résolut de s'informer auprès de Mme Monteler. La façon dont celle-ci avait répondu à Théodore Benoist était un garant de l'estime que lui portait l'excellente femme; si délicate, si prévoyante que fût l'entreprise, elle était nécessaire. Pour l'honneur d'Estelle vis-à-vis d'elle-même, il fallait que le caractère de Raymond lui fût connu plus profondément que ne peut l'être celui d'un fiancé. Elle forma son bonnet et'en demander et Mme Monteler voulait la recevoir.

Mme Monteler répondit en venant trouver elle-même la jeune veuve dans son appartement.

Dans l'affreux désespoir où elle était tombée, la solitude était peut-être ce qui pesait le plus à la pauvre femme.

En ces temps derniers, le bruyante d'une grande demeure pleine d'ouvriers, les allées et venues nécessitées par les préparatifs d'un "grand mariage" avaient rempli son esprit et ses oreilles; le lourd silence appesantit sur la maison où elle, sur le milieu de la vie mondaine et où ne pouvant manquer de tomber deux femmes seules ensemble dans une douleur qu'on ne doit pas répandre au dehors, semblait à Mme Monteler une envelopper Estelle, quelque chose comme une caisse de fleurs impaé à son dame, et elle éprouvait un grand soulagement à en sortir.

—Vous voulez m'entretenir, ma nièce? dit-elle à Estelle en l'abordant.

La jeune femme l'installa commodément dans un fauteuil avant de lui répondre. Maintes fois elle avait vu Raymond s'occuper ainsi du bien-être de sa tante, et il lui semblait tout naturel de le remplacer. Cette attention amena dans les yeux de Mme Monteler quelques larmes soudain essuyées.

—Pardonnez-moi, ma chère tante, dit Estelle, une question qui vous semblera étrange au degré inconvenante; mais, dans la situation et nous, sommes, se trouvée-vous pas juste de prendre tous les moyens pour éclairer l'obscurité qui nous enveloppe?

—Parlez, dit Mme de Monteler.

—Avez-vous jamais remarqué chez votre neveu quelque exaltation..... quelque singularité qui parvît d'étrier bon dernier acte à une mauvaise tournure?

—Jamais! répondit fermement la vieille dame; Raymond possédait un des esprits les mieux équilibrés, les plus sains qui se puissent rencontrer. Son seul point faible, si l'on peut ainsi dire comme une faiblesse un sentiment aussi sacré, était une sensibilité très vive en tout ce qui touchait à son pays, dont la gloire le touchait de plus près. Le doute était également: il eût voulu la vérité, à tout prix, de façon ou de façon, et précisément c'est ce qu'il ne pouvait obtenir.

—Rien ne vous a prouvé que cette lettre contient ce que vous avez dit? reprit Benoist, voyant que Bolvin n'avait pas répondu à sa question.

—Mais, ... non! répliqua la jeune magistrat en rougissant d'un air précieux. Le papier blanc était déroulé lui. Moi! Et cependant je ne puis revenir de l'impression que m'a fait la même extraordinaire de Mme de Beaurand. C'était si pure nature!

—C'est une personne qui a beaucoup d'empire sur elle-même, fit observer Théodore avec une certaine irritation.

—Evidemment!

Bolvin se mit à faire tourner un cure-dents en papier en ivoire, dont les évolutions agaçaient prodigieusement son interlocuteur. Tout à coup il repose sur le bureau l'objet malencontreux.

—Voyez-vous, dit-il, il y a des choses, une fois qu'on en soupçonne, qui vous hantent et dont on ne peut plus se débarrasser. Lorsque Henri IV fut assassiné — parfaitement ceci cette mesure pédanterie historique—il se trouva un contemporain pour décrire sur Marie de Médicis une petite phrase d'une épouvante de mots: "Elle ne fit pas même disparaître de la mort de son mari." Eh bien! cette petite phrase a pesé et pèsera à jamais sur la mémoire de la reine.

—Qui était peut-être innocente, dit Benoist.

—Peut-être.....et même probablement. Le vue de Mme de Beaurand a évoqué ce souvenir dans ma mémoire, et je ne peux plus m'y soustraire.

—Quel n'est pas le mobile scientifique, dit Théodore en se levant.

—On a fait des découvertes bien singulières, grâce à de complaisantes intuitions, répliqua Bolvin, qui restait assis. Demandez-lui, monsieur, que la pensée d'une accusation directe est très loin de moi: mais je ne puis me tirer de l'idée que M. de Beaurand n'est tué.... à cause de sa femme.

—Ce ne serait pas une raison pour que celle-ci eût dit quoi il était question! répondit Benoist non sans un peu d'aigreur.

—Et cette..... mais alors pourquoi en faire qui vous a étonné comme moi?

Le jeune homme ne trouva rien à répondre.

—Adieu, dit-il, je m'en vais, puisque je n'ai rien à vous apprendre; si à apprendre de vous.

Bolvin se leva.

—Monsieur Benoist, dit-il, je regrette de ne pouvoir apporter aucun éclaircissement dans cette affaire, et douloureusement obscure: pardonnez-moi de n'avoir pas mieux vous.....

—Vous considérez alors les soupçons comme insensés?

—Il le faut bien, provisoirement.....

Et même, je dois vous rendre les papiers qui ont été trouvés dans la chambre de votre malheureux ami, ... le paquet n'est pas gros, voulez vous l'emporter et le remettre à qui de droit?

—Soit, dit Benoist avec un vague mal-aise.

Bolvin ouvrit un tiroir de son bureau et y prit une chemise de papier qui contenait les cartes et les lettres feuilletées du dernier lien par Raymond. Au-dessus de la petite liasse était l'enveloppe timbrée de Laval: le cachetait la regarde avec une attention profonde et pour ainsi dire pleine de regret.

—Le cœur est là, dit-il, en la frappant légèrement du doigt; mais l'enveloppe est morte.... Monsieur Benoist, voulez-vous un conseil, rien qu'un conseil, désintéressé de toute façon? Gardez cette enveloppe; n'en parlez à personne; peut-être un jour la lettre qui manque viendra-t-elle d'y placer d'elle-même, et alors vous aurez tout.

—N'en parlez à personne, pas même à Mme Monteler?

—Surtout à celle; il est tout à fait évident que la pauvre femme ne peut nous aider en rien.

—Et..... à Mme de Beaurand?

—Je vous conseille de n'en parler à personne, répète le jeune magistrat avec un sourire tout à fait peu sceptique.

—Cependant, si elle reconnaissait l'écriture? Si elle.....

—Il est peu probable qu'elle reconnaisse une écriture si semblable à celle de toutes les personnes qui n'ont pas eu de cœur. Il perdu l'habitude d'écrire; ce genre de calligraphie déconcerte les efforts des experts. Il a pour toujours temps de lui en parler, si les circonstances l'exigent.

—Pourtant.....

Bolvin appuya très légèrement le bout de son index sur le bras de Théodore.

—Remarquez, dit-il, que, si Mme de Beaurand ne se doute de rien, vous lui mettrez ainsi mortel en tête mon profit.

—Pourquoi? demanda Benoist.

—Je n'en sais rien. Peut-être, étant toute petite, avais-je été très désagréable! C'est même assez probable, quelque personne ne me l'ait dit. On ne m'a jamais parlé de mon enfance.

Mme Monteler ressentit un grand mouvement de pitié pour cette jeune fille qui avait eu et si peu de jeunesse.

—Et vous n'avez pas gardé votre père? Pauvre enfant! Mme Beaurière est morte encore jeune, n'est-ce pas?

—Elle vivait, je crois, quatre-quatre ans. Elle plia était malade depuis mon adoption, et on dit qu'elle était bien changée. Cependant, telle que je la vis, venire me la représentant, elle était encore très belle.

—Vous lui ressemblez!

—Par du front. Elle était mince, maigrenne et blonde, avec des mains maigres, maigres..... ma pauvre maman! Quand elle a été morte, Rosalie m'a mené la voir.... Elle n'était presque pas plus morte que de son vivant.

—On aurait dû vous épargner une telle émotion.... A quoi bon vous impressionner ainsi? fit Mme Monteler indignée. C'était inutile et cruel!

Puisque Rosalie me détestait! Lorsque Mme de Polrey m'a prise chez elle, que pensiez-vous que j'ai fait? Rosalie à elle ne voulait entrer à mon service afin de s'occuper de moi pendant les vacances..... Elle s'est mise dans une colère! Le barrage en est resté chez.

—Cette Rosalie me paraît avoir été une dévoûtement pernicieuse! dit Mme Monteler.

—Elle était gâtée! Maman lui laissait faire tout ce qu'elle voulait. Vous comprenez, ma tante, si faible, ayant toujours besoin, de son service, ... Au fond, je crois qu'elle en avait pour moi.

—Pourquoi?

—Je ne sais rien. Peut-être, étant toute petite, avais-je été très désagréable! C'est même assez probable, quelque personne ne me l'ait dit. On ne m'a jamais parlé de mon enfance.

Mme Monteler ressentit un grand mouvement de pitié pour cette jeune fille qui avait eu si peu de jeunesse.

—Et vous n'avez pas gardé votre père? Pauvre enfant! Mme Beaurière est morte encore jeune, n'est-ce pas?

—Elle vivait, je crois, quatre-quatre ans. Elle plia était malade depuis mon adoption, et on dit qu'elle était bien changée. Cependant, telle que je la vis venire me la représentant, elle était encore très belle.

—Vous lui ressemblez!

—Par du front. Elle était mince, maigrenne et blonde, avec des mains maigres, maigres..... ma pauvre maman! Quand elle a été morte, Rosalie m'a mené la voir.... Elle n'était presque pas plus morte que de son vivant.

—On aurait dû vous épargner une telle émotion.... A quoi bon vous impressionner ainsi? fit Mme Monteler indignée. C'était inutile et cruel!

Puisque Rosalie me détestait! Lorsque Mme de Polrey m'a prise chez elle, que pensiez-vous que j'ai fait? Rosalie à elle ne voulait entrer à mon service afin de s'occuper de moi pendant les vacances..... Elle s'est mise dans une colère! Le barrage en est resté chez.

—Cette Rosalie me paraît avoir été une dévoûtement impertinente pernicieuse! dit Mme Monteler.

—Elle était gâtée! Maman lui laissait faire tout ce qu'elle voulait. Vous comprenez, ma tante, si faible, ayant toujours besoin, de son service, ... Au fond, je crois qu'elle en avait pour moi.

—Pourquoi?

—Je ne sais rien. Peut-être, étant toute petite, avais-je été très désagréable! C'est même assez probable, quelque personne ne me l'ait dit. On ne m'a jamais parlé de mon enfance.

Mme Monteler ressentit un grand mouvement de pitié pour cette jeune fille qui avait eu si peu de jeunesse.

—Et vous n'avez pas gardé votre père? Pauvre enfant! Mme Beaurière est morte encore jeune, n'est-ce pas?

—Elle vivait, je crois, quatre-quatre ans. Elle plia était malade depuis mon adoption, et on dit qu'elle était bien changée. Cependant, telle que je la vis venire me la représentant, elle était encore très belle.

—Vous lui ressemblez!

—Par du front. Elle était mince, maigrenne et blonde, avec des mains maigres, maigres..... ma pauvre maman! Quand elle a été morte, Rosalie m'a mené la voir.... Elle n'était presque pas plus morte que de son vivant.

—On aurait dû vous épargner une telle émotion.... A quoi bon vous impressionner ainsi? fit Mme Monteler indignée. C'était inutile et cruel!

Puisque Rosalie me détestait! Lorsque Mme de Polrey m'a prise chez elle, que pensiez-vous que j'ai fait? Rosalie à elle ne voulait entrer à mon service afin de s'occuper de moi pendant les vacances..... Elle s'est mise dans une colère! Le barrage en est resté chez.

—Cette Rosalie me paraît avoir été une dévoûtement